

Le pari de l'éducabilité

Le 5 novembre 2008, Philippe Meirieu inaugurait le cycle de conférence des soirées de l'ENPJJ à ROUBAIX. A cette occasion, le pédagogue a évoqué son rapport à la question de l'éducabilité au travers d'exemples marquants de son parcours professionnel et personnel. Nous vous livrons ici quelques extraits de son exposé.

« J'ai commencé en tant qu'instituteur, tout d'abord dans une classe unique. C'étaient un peu à l'époque des "classes poubelles" avec des élèves extrêmement difficiles qu'on tentait d'occuper ou de récupérer sans trop y croire. A cette époque, j'étais militant de ce que l'on appelait – et que l'on appelle encore, même si cela a moins pignon sur rue – *l'éducation populaire*. Je croyais en les grandes valeurs humanistes de notre société et je me trouvais confronté à un échec radical qui m'interpellait profondément et, à bien des égards, m'inquiétait, voire me faisait souffrir.

Je découvrais des élèves abîmés, qui s'abîmaient entre eux, qui abîmaient l'école et qui abîmaient parfois les gens autour d'eux. Et je découvrais aussi beaucoup d'adultes qui avaient baissé les bras face à ces élèves et qui considéraient que la seule chose qui restait à faire était de les garder en essayant qu'ils fassent le moins de dégâts possible.

« **Et même si ce n'est pas vrai...** »

Ce fatalisme, cette résignation autour de ces enfants, me choquaient profondément dans mes valeurs. C'est à ce moment-là que j'ai découvert, vers 1967, un livre dont la lecture m'a frappé et touché profondément. Il s'intitulait *Lettre à une maîtresse d'école* et avait été écrit par un petit groupe d'enfants exclus, récupérés dans les Abruzzes par un curé un peu atypique qui avait ouvert une école pour accueillir ces enfants jugés irrécupérables. Et ces enfants avaient eu le projet d'écrire à leur maîtresse d'école, une maîtresse hypothétique, celle qui les avait exclus de l'école.

Dans cette lettre, ils expliquaient qu'ils avaient été en quelque sorte mis au rebus. Ils s'exprimaient très violemment en disant à leur maîtresse d'école : « Si j'étais l'Etat, je vous payerai un forfait. Tant pour chaque enfant qui réussit, ou plus exactement un prélèvement sur votre salaire pour tout enfant qui ne réussit pas à passer en classe supérieure. » Ils ajoutaient : « Il faudrait voir comment vous vous relèveriez la nuit pour chercher le moyen de les faire passer. Actuellement, plutôt que de faire ça, vous dites qu'ils ne sont pas doués. Ca vous permet de ne pas avoir à vous creuser les méninges pour trouver un moyen de les faire réussir. »

Les enfants faisaient des propositions extrêmement vigoureuses et provocatrices, par exemple de mettre en prison systématiquement tous les professeurs qui acceptent de donner des leçons particulières. Ils disaient « il y a des

professeurs qui font médiocrement leur travail, ce qui leur permet de donner des leçons particulières au prix fort et de tenter de récupérer des élèves qu'ils ont eux-mêmes contribué à exclure. »

C'était violent. Un texte dur et fort qui m'a beaucoup ébranlé et qui m'a fait m'interroger sur le postulat de l'éducabilité. A un moment, les enfants écrivaient : « Tous les enfants sont doués pour toutes les matières. Et, même si ce n'est pas vrai, vous devez faire comme si. » Effectivement, nous n'avons aucune manière de prouver que tous les enfants sont aptes à toutes les disciplines et au plus haut niveau. Il y a même de fortes chances pour que ce ne soit pas le cas. Mais on doit faire comme si, en faisant le pari qu'ils peuvent quand même y arriver. Pourquoi ? Parce qu'on ne sait jamais à quoi attribuer un échec et avoir la certitude que cet échec est imputable exclusivement au déficit d'une personne et non pas aux conditions éducatives de l'accompagnement qui lui a été proposé.

C'est la raison pour laquelle ce pari de l'éducabilité m'est apparu probablement scientifiquement faux, bien qu'on n'en sache rien, mais éthiquement juste et nécessaire, parce qu'il est le pari sur l'humain. De même que m'est apparue sa portée heuristique : c'est grâce à ce pari qu'on se met en route et qu'on invente des moyens pédagogiques pour aider les êtres à apprendre et à grandir.

Il y a donc là quelque chose de fondamental dans ce principe d'éducabilité qui relève, pour moi, d'un acte ou d'une pensée, d'un engagement de la personne par la capacité qu'elle se donne d'accompagner l'autre pour qu'il grandisse et qu'il apprenne.

Le principe d'éducabilité m'a également aidé à distinguer, dans le courant de l'*éducation nouvelle*, ceux qui réellement étaient des praticiens porteurs d'un idéal démocratique authentique et ceux qui, parfois avec les mêmes pratiques, étaient des gens extrêmement élitistes. J'ai étudié par exemple les pratiques de groupe, ce qu'on appelle traditionnellement la pédagogie de projet. Or, quand on regarde dans le détail tout ce qui s'est passé des années 1930 aux années 1960 autour de la pédagogie de projet, on voit bien qu'elle a pu être mobilisée par des gens très différents : par tout un courant qui l'utilisait parce que c'était le moyen, par la liberté laissée au sujet de prendre des initiatives, de sélectionner le plus vite possible les futurs chefs. Un certain nombre de penseurs l'ont dit, expliqué et exprimé. Ils ont même dit que la pédagogie de projet permettait aux rapides de se manifester, aux conceptuels d'exprimer leurs compétences et à « ceux qui ne sont que des manuels » d'être des exécutants. Et les chômeurs, on tacherait de les envoyer ailleurs...

On voit que, à ce moment-là, ceux qui sont les plus démocratiques dans la pédagogie de projet, ne sont pas forcément ceux que l'on croit. On va s'apercevoir par exemple que le mouvement scout dans l'*éducation nouvelle* est probablement plus démocratisant dans son aspiration, par le système des brevets que tout le monde doit passer par une exigence de rotation des tâches et de formation de tous, que des systèmes d'*éducation nouvelle* anarchiste ou libertaire comme Summerhill, où les êtres sont livrés à eux-mêmes : les bons réussissent et les autres sont plus ou moins écartés, ou du moins restent dans une réussite très aléatoire.

Ce principe d'éducabilité est donc extrêmement intéressant pour interroger nos pratiques. Voulons nous privilégier la réussite du plus grand nombre et l'accès

du plus grand nombre à des compétences, à des savoirs ? Ou bien laissons nous s'accomplir un certain darwinisme naturel qui fait que les mieux adaptés survivent ?

Ce postulat de l'éducabilité a été pour moi un moteur. Il m'a permis d'avancer, de tenter d'inventer et m'a ressourcé. Il m'a également donné le courage de me battre pour tenter de faire réussir des gens sur lesquels plus personne ne pariait.

J'ai également découvert que c'était effectivement ce principe d'éducabilité qui avait, tout au long de l'histoire, fait avancer les pratiques pédagogiques, au fur et à mesure que des hommes et des femmes avaient postulé l'éducabilité de gens réputés jusque là inéducables. J'ai découvert qu'au moment de la Révolution française, on s'était battu chez les intellectuels pour savoir si l'on pouvait éduquer les enfants qu'on appelait à l'époque débiles.

J'ai découvert enfin qu'un dénommé Itard avait recueilli un enfant abandonné et l'avait appelé Victor. Son histoire est racontée dans le film de François Truffaut, *L'enfant sauvage*. Un enfant trouvé dans les bois près de Rodez, nu et mangeant des baies sauvages, vivant quasiment comme un animal. Itard décide de l'éduquer. Personne n'y croit. Tout le monde pense que Victor est un débile de nature. Et Itard va faire l'hypothèse que ce n'est pas le cas. Philosophiquement, c'est un disciple de Locke, d'Helvétius, de Condillac, ceux que l'on appelle les empiristes, ceux qui croient à la puissance de l'exogène par rapport à l'endogène, de l'extérieur par rapport à l'intérieur, c'est-à-dire de l'expérience par rapport à ce que l'on pourrait appeler l'inné de chaque individu. Il va passer plusieurs années de sa vie, à tenter d'éduquer Victor. Pour lui, cette éducation aurait été réussie s'il était parvenu à lui faire acquérir le langage. Victor ne parlera jamais. Mais il va progresser considérablement. Il va avancer, se socialiser et même entrer en communication avec les autres alors que cela lui était radicalement impossible. Et Victor va apprendre une multitude de choses.

Est-ce que Victor était débile, au sens quasiment génétique du terme ? Est-ce que ses parents l'avait abandonné parce qu'il était débile ? Ou bien était-il un enfant "normal" que l'on aurait pu éduquer si l'on s'y était pris mieux et plus tôt. Nous n'en saurons jamais rien. Mais que nous reste-t-il ? Un enfant qui a progressé considérablement et un éducateur, Itard, qui a inventé une multitude d'outils pédagogiques que vous connaissez : *La boîte aux lettres*, une boîte avec des trous en forme d'étoiles, de carrés, de lunes, etc. Il faut mettre les objets dans la boîte en respectant les ouvertures. Qui l'a inventé ? C'est Itard pour Victor. Qui a inventé le puzzle avec les lettres pour apprendre la lecture ? C'est Itard avec Victor. Qui a imaginé toute une série d'outils, qui seront repris par Maria Montessori et qui sont aujourd'hui dans les écoles maternelles et employés par tous les enfants du monde ? C'est Itard avec Victor.

Vous voyez à quel point l'éducabilité est heuristique. Elle fait trouver, elle fait chercher. Et elle profite à la fois aux enfants pour lesquels on fait ce pari, mais également aux autres parce que, plus on va vers ces enfants difficiles, plus on est amené à inventer des outils et des dispositifs qui vont pouvoir être réinvestis avec les autres enfants.

Les choses sont par la suite devenues un peu plus difficiles. Je suis resté professeur, instituteur, et j'écris dans un autre de mes ouvrages, *Le choix d'éduquer*, que j'ai été malade de l'éducabilité. Je me souviens de cette année où j'avais sept élèves très difficiles et je m'étais mis en tête de leur apprendre la proportionnalité.

C'était important pour moi parce que c'était un outil intellectuel, le gage de leur éducatibilité. Mais on se heurte parfois à des difficultés énormes qu'on n'avait pas anticipées, et cela peut tourner à l'obsession. A certains moments, je pense même avoir failli basculer dans une sorte de rage intérieure. J'ai même eu la tentation de passer à une certaine forme de violence : « Tu vas la comprendre la proportionnalité, oui ou non ! Puisque tu es éducatible, tu vas bien la comprendre ! »

Je crois que, à un moment, le principe d'éducatibilité nous mène aux limites de notre propre pouvoir et nous entraîne en quelque sorte vers la tentation du dressage. Et c'est tout le problème. Nous devons postuler que les êtres sont éducatibles. C'est essentiel et fondamental. Mais nous ne pouvons pas basculer dans le dressage. Ce serait nier l'éducation, confondre l'éducation d'un sujet et la fabrication d'un objet. Ce serait prendre le parti du conditionnement.

Educatibilité et liberté

D'où cette découverte des deux principes fondamentaux de l'activité éducative, que je ne peux pas traiter l'un sans l'autre alors qu'ils sont pourtant radicalement contradictoires. Tout le monde peut apprendre et grandir, je dois en faire le pari. En même temps, nul ne peut apprendre ou grandir à la place de quelqu'un parce que les êtres humains et les petits d'hommes sont des sujets en constitution. On ne les fabrique pas, on les accompagne dans l'émergence de leur individualité, de leur personne, de leur liberté.

Pour moi, la pédagogie s'est construite quand j'ai compris, ce qui a été long dans ma trajectoire, que ces deux principes étaient à la fois contradictoires et indispensables : postuler l'éducatibilité tout en respectant la liberté, pour créer des situations qui permettent à l'autre de s'engager librement, de grandir, d'apprendre, de se développer, de se socialiser. Ce que j'appelle la pédagogie, c'est ce travail incessant pour construire des médiations qui vont donner à l'autre des appuis qui vont lui permettre de grandir. Je dois créer des situations qui vont amener l'individu à s'engager lui-même, parce que j'aurais mis en place des dispositifs grâce auxquels il se sera mis en jeu, c'est-à-dire en je. Je fais pour qu'il fasse. Faire tout, mais ne rien faire que l'autre ne fasse, c'était déjà dans *L'Emile* de Rousseau.

En approfondissant ce principe d'éducatibilité, j'en suis venu à affiner encore les choses. Aujourd'hui, je me dis que, au cœur du principe d'éducatibilité, il y a cette double et fondatrice conviction que tout sujet, même apparemment le plus solide, est un sujet accidenté ; mais aussi que, derrière tout sujet accidenté, je dois postuler qu'il y a un sujet intact et que je peux m'adresser à lui et l'aider à se révéler par la mise en œuvre d'une démarche éducative construite. C'est-à-dire en faisant en sorte que, par des comportements, des dispositifs, des institutions, ce sujet puisse émerger. Mais comment peut-il émerger ?

Désengluer et différer

Il faut désengluer le sujet de tout ce qui lui colle à la peau, de toutes les formes d'emprises, celles des marques, des médias, des groupes de pairs qui sont parfois d'une grande violence et refusent que l'on existe en dehors d'elles. Désengluer de ces groupes fusionnels qui vous mangent complètement, tellement

qu'on ne peut plus exister par soi-même et qu'on est obligé de lâcher sa liberté pour avoir la garantie de ne plus être dans la solitude.

Un certain nombre de ces jeunes ne sont ce qu'ils sont que par fidélité à ce que l'on attend qu'ils soient. Ils sont englués dans cet imaginaire social. Les désengluer est difficile, compliqué. Cela veut dire leur trouver des rôles, leur donner des places, les faire accéder à des responsabilités, les mettre dans des projets où ils exercent, à un moment donné, un rôle précis qui leur permet de s'extraire en se mettant en jeu. Désengluer est indispensable pour faire émerger un sujet.

Il faut aussi différer. « Bien sûr, tu as le droit de parler, de donner ton avis. Je t'écoute. Mais tu n'es pas dans le passage à l'acte. Tout est entendable dès lors que tu diffères et que tu prends le temps de réfléchir avant d'agir. » Nous avons tous des pulsions archaïques. Et si le 20^e siècle nous a montré quelque chose, c'est bien que les peuples les plus cultivés peuvent garder en eux de terribles forces de barbarie.

Faire émerger un sujet, c'est lui donner la possibilité d'apprendre à différer, et ainsi, à accéder à ce que nous autres, les chercheurs, appelons le stade du désir. On confond trop souvent le désir et la pulsion. La pulsion est quelque chose qui vous emporte, que ce soit une pulsion de mort ou une pulsion sexuelle, une pulsion de manger. Après la pulsion, on retombe à l'état plat. Au contraire, ce qui caractérise le désir c'est que, quand il est réalisé, il est encore plus désir. Savoir, c'est avoir encore plus envie de savoir. Aimer quelqu'un, c'est avoir encore plus le désir de le découvrir quand on le connaît déjà. C'est le contraire de la pulsion. C'est s'inscrire dans la temporalité.

Je ne vais rien vous apprendre en vous disant qu'aujourd'hui des jeunes ne sont pas dans la temporalité. Ils sont dans l'immédiateté, le "tout, tout de suite", dans le pulsionnel permanent. Ils sont d'ailleurs instrumentalisés par une société commerçante qui stimule en permanence le pulsionnel pour les amener à consommer le plus possible. D'ailleurs les économistes parlent d'ailleurs de la « stimulation raisonnable de la pulsion d'achat. »

Notre travail d'éducateur, c'est de métaboliser la pulsion pour en faire du désir. On ne supprime pas les pulsions. On les diffère et on les transforme en désir, progressivement. C'est un travail lent, compliqué, difficile, qui demande des dispositifs. Il faut remettre cent fois sur le métier son ouvrage.

Nous en sommes là aujourd'hui avec le pari de l'éducabilité. Nous sommes dans une société paradoxale qui en même temps attise le feu des pulsions, et s'effraie de voir ces pulsions envahir ses propres jeunes. Nous avons peur de nos jeunes, et nous avons parfois raison d'avoir peur. Car certains de leurs comportements sont effrayants. Que faire face à cette peur ? Le pédagogue répond : éduquer, c'est-à-dire désengluer, différer. Aider l'autre à se construire comme un sujet, à sortir de la toute-puissance, à ne plus être dans le pulsionnel total et à élaborer quelque chose qui permette de se faire, petit à petit et progressivement, œuvre de lui-même.

Je mets en général quatre conditions à cette émergence du sujet.

Il faut garantir un cadre « hors menace » car on ne peut pas grandir sans avoir des espaces sécurisés qui préservent à la fois des débordements des autres et de ses propres débordements. Cela implique des rituels très précis, très rigoureux, à l'image des rituels du judo ou du théâtre, de tous ces rituels anthropologiques qui se

perdent dans la nuit des temps et qui permettent justement de métaboliser progressivement les pulsions.

Il faut aussi structurer l'espace et le temps. Sortir de la coagulation. Moi qui me rends souvent dans les collèges, je suis sidéré par les déplacements, la manière dont les élèves entrent et sortent des classes, ces espèces de coagulations indifférenciées d'individus qui hantent les couloirs à chaque sonnerie et sont incapables de se poser, de faire une césure entre un moment d'écoute et un moment de méditation, un moment de travail personnel et un moment de travail collectif. Nous sommes dans une sorte de coagulation où tout part, tout le temps, n'importe comment, au rythme strident de sonneries qui viennent à peine interrompre ces déplacements permanents de pulsions. Structurer l'espace et le temps, c'est rendre le monde habitable.

Et puis, il faut mettre à disposition des ressources culturelles exigeantes. Je crois que le sujet ne peut pas se construire tout seul, tout le temps. Sinon il ressemblerait au baron de Münchhausen qui se sort lui-même de l'eau en se tirant par ses propres cheveux quand il est en train de se noyer. Il faut bien, à un moment, avoir des points d'appui en dehors de soi. Pour le moment, ce que les hommes ont inventé de mieux comme point d'appui en dehors de soi pour devenir sujet, s'appelle la culture. Les œuvres de culture, qu'elles soient intellectuelles, artistiques, sociales, servent de point d'appui à un sujet pour, en s'appropriant ce qui vient d'ailleurs, exister lui-même. Je crois que, avec les publics considérés comme difficiles, on est souvent trop peu exigeant intellectuellement alors que, au contraire, ils ont probablement davantage besoin d'une exigence intellectuelle encore plus grande que les autres. Je pense que, avec les jeunes en difficulté ou dits tels, il faut étudier Einstein. Et il faut peut-être l'étudier avant même la règle de trois. Non pas parce qu'on n'étudiera pas la règle de trois mais parce que ce qui les mobilise vraiment c'est ce qui comporte des enjeux intellectuels forts. Après avoir été de nombreuses années professeur d'université, j'ai beaucoup appris quand je suis redevenu professeur de lycée professionnel en BEP et en CAP, avec des gamins complètement abîmés, accidentés. Quand j'avais à leur apprendre la différence entre *a* et *à*, j'étais probablement le quinzième à essayer de leur apprendre. Ils ne le savaient toujours pas quinze ans après le CP. J'allais devenir celui qui leur ferait faire une seizième année sur *a* et *à*. Je l'ai fait, mais je leur ai aussi parlé de Darwin, de la théogonie d'Hésiode et de la création du monde. Je leur ai parlé de ces choses qui les mobilisent très fortement, ces grands enjeux intellectuels du monde. Et j'ai vu ces jeunes cerveaux pétiller parce qu'ils sont des sujets derrière les sujets accidentés.

Enfin, il faut faire des alliances. Pour désengluier et pour différer. Il faut que le jeune sache que nous sommes ses alliés. Pas pour se précipiter dans le fusionnel et la coagulation irresponsables, mais pour sortir justement de cela. S'il a besoin de nous, nous sommes là. Cela veut dire aussi que nous sommes capables de repérer le moment où il a besoin de nous, le moment où il va presque dire quelque chose. Rien n'est plus compliqué et ne demande plus de discernement que de repérer l'élève qui ne parle jamais, qui est timide ou inhibé, ou qui a de vrais problèmes. Sur un sujet donné, quelque chose va frémir. Au moment où quelque chose commence à émerger, il faut faire alliance.

Je terminerai par cette phrase, à mon avis très importante : ils ont besoin de cette alliance parce qu'ils se responsabiliseront d'autant mieux que nous les aiderons en prenant, nous-mêmes, nos responsabilités. La responsabilité n'est pas semblable à un gâteau. Dans un gâteau, plus on en prend et moins il en reste. Dans la relation éducative, plus vous prenez de responsabilités et plus vous en donnez. Et plus vous en donnez, plus vous en prenez. Quand vous aidez quelqu'un, que vous prenez la responsabilité de quelqu'un, vous lui en donnez aussi parce que vous lui transmettez, dans l'alliance, la certitude que c'est ensemble, par son effort et par le vôtre conjugués, que l'éducation va advenir et qu'il va peut-être réussir à se sortir du marécage.

Voilà comment je ressens aujourd'hui ce principe d'éducabilité. Je le ressens comme ce qui permet d'être attentif et de contribuer à l'émergence de quelqu'un, d'une personne dans une société où c'est devenu difficile et où les jeunes trouvent souvent des alliés pour le pire et pas pour le meilleur. Qu'ils trouvent des alliés pour le meilleur et pas pour le pire, c'est votre travail.

Philippe Meirieu